

—Les filles d'Eve sont rusées, mon cher enfant ! La plus naïve en remontrerait à l'homme le plus malin ! En quittant la rue de Verneuil Simone est retournée chez le peintre.

—Pour lui apprendre que la lettre était arrivée à bon port.

—C'est probable !

—Plus que probable ! C'est certain ! Ah ! nous avons un danger autour de nous !

—Le danger, c'est le comte Yvan ! répliqua Lartigues. Ce Russe doit disparaître aussi bien que Simone et Marie.

—Avez-vous découvert où il demeure ?

—Rue de Rennes, chez M. de Gibray.

—Est-ce sûr ?

—Oui. Je l'ai suivi jusqu'à la porte et j'ai interrogé le concierge.

—Savez-vous quelque chose d'Albert de Gibray ?

—Non... Je ne pouvais questionner à son sujet sans risquer de me rendre suspect.

XLVII

—La chose évidente, indiscutable, c'est qu'il se trame un complot contre nous dans cette maison... reprit Maurice. Le comte Yvan aurait-il véritablement réussi, comme il se vantait de le faire, à sauver Albert de Gibray ?

Lartigues, pour toute réponse, fit un geste qui signifiait :

—Je n'en sais rien...

—Dans tous les cas, continua le fils d'Aimée Joubert, la situation est tellement tendue qu'il est nécessaire d'en fuir tout de suite avec Simone... Le moindre retard serait dangereux et pourrait amener l'écroulement de nos projets... Il faut voir l'abbé... Le trouverons-nous chez lui ?

—C'est plus que probable...

—Eh bien ! allons-y...

—Je suis prêt.

Lartigues prit son chapeau, et envoya le muet chercher une voiture dans laquelle il s'installa près de Maurice.

Une demi-heure plus tard ils arrivaient rue Béranger, franchissaient le seuil de l'immeuble à deux issues que nous connaissons, et Lartigues frappait à la porte de M. Martin.

La manière dont le pseudo-capitaine Van Broeck venait de frapper était un signal.

Verdier vint aussitôt.

La présence de Maurice lui fit comprendre qu'il se passait quelque chose de grave.

Il interrogea.

Le jeune homme raconta ce qui avait eu lieu chez M. Bressolles, et l'idée de ce dernier d'attacher Simone à sa fille.

La réalisation de cette idée pouvait d'une heure à l'autre enlever Simone au pensionnat de Mme Dubief, et tout compromettre.

Verdier écouta de l'air le plus calme ; quand Maurice eut achevé son récit, il dit avec un effrayant sourire :

—Pourvu qu'elle passe seulement la nuit prochaine à l'institution, demain matin elle ne sera plus à craindre.

—Vous avez terminé votre travail ?

—Oui. Hier j'ai passé la journée entière devant mes fourneaux. Cette nuit après deux heures de sommeil, je me suis remis à l'œuvre. Maintenant je suis sûr de le faire prussien, pour en être plus sûr encore, nous allons l'essayer.

—L'essayer ? s'écria Maurice.

—Parfaitement.

—Et de quelle manière ?

—Vous allez voir. Attendez-moi sans impatience...

Verdier laissa Lartigues et Maurice dans la pièce où il les avait reçus, les quitta et revint au bout de quelques secondes avec un jeune chien qui lui faisait mille caresses et lui léchait les mains.

—Voici, dit-il, le sujet sur lequel nous aller expérimenter. Cet animal, un épagneul fort joli ma foi, ayant sans doute perdu son maître, m'a suivi l'autre

jour sur le boulevard, et je l'ai ramené en prévision de l'expérience.

—Pauvre bête ! fit Maurice.

—Inutile de le plaindre... répliqua Verdier ; si j'ai réussi, comme je le crois, il ne souffrira pas le moins du monde. Voici l'instrument, ajoutez-le en désignant un flacon de cristal qu'il tenait à la main. Pour l'ouvrir, il suffit de presser ce bouton de métal que vous voyez. Dès que le doigt quitte le ressort, il se referme hermétiquement. C'est un système ingénieux, qui ne présente aucun danger.

Le faux abbé Méryss s'assit alors sur un fauteuil bas et appela le chien qui furetait dans la chambre.

L'épagneul vint à lui en agitant le panache touffu de sa queue.

Verdier le caressa, lui tint la tête immobile, lui glissa sous le museau le flacon de cristal et pressa le bouton qui mettait en mouvement la fermeture.

A peine le doigt eut-il opéré la pesée voulue que la vapeur de l'acide prussien se dégageant vint frapper les narines de l'animal.

Avant que la vingtième partie d'une seconde se fût écoulée le pauvre épagneul tombait comme frappé de la foudre.

Il était mort.

—Eh bien ! demanda Verdier d'un ton de triomphe modeste, croyez-vous que j'aie réussi ?

—C'est merveilleux ! s'écria Maurice.

—Et remarquez bien, reprit le faux abbé, que cela tue sans laisser de traces. Seulement il faut de la prudence afin de ne point s'exposer soi-même aux émanations mortelles... Le mieux est de tenir le flacon bien clos dans son étui jusqu'au moment de s'en servir.

Tirant alors de sa poche une sorte d'écrin de maroquin noir, il l'ouvrit, y déposa le flacon, le referma et le tendit à Maurice en lui disant :

—Prenez...

Maurice laissa Verdier le bras tendu.

—Ah ça ! mais, demanda-t-il sans prendre le flacon, c'est donc éternellement mon tour ?... Dès qu'il faut payer de sa personne c'est moi que vous choisissez ! pourquoi moi et non pas vous ?...

Lartigues et Verdier se regardèrent avec étonnement.

Le fils d'Aimée Joubert continua :

—C'est vous qui avez étudié l'intérieur du pensionnat de Mme Dubief... Vous savez l'un et l'autre où il faut passer pour arriver au but. Vous connaissez la chambre de Simone. C'est à vous d'en franchir le seuil et d'agir cette fois...

—Ah ! ah ! fit Verdier d'un ton ironique, vous avez peur !...

—Vous savez bien que non...

—Alors, pourquoi hésitez-vous ?

—Parce que je trouve ma part de collaboration suffisante, et que je tiens à vous voir endosser votre part de responsabilité dans l'œuvre commune...

—Vous paraissez ne point vous souvenir qu'en venant à nous après avoir surpris notre secret, vous vous êtes mis sans réserve à notre disposition, vous déclarant prêt à obéir à tous nos ordres.

—Je n'oublie rien... ma mémoire est excellente, et je crois vous l'avoir largement prouvé jusqu'à cette heure... Quand il a fallu agir au grand jour j'ai sans cesse été prêt, car je comprenais et je comprends encore que vous redoutiez la police qui vous connaît et dont vous devez, par conséquent, éviter les regards. Mais il s'agit ici d'une chose sombre, d'une exécution mystérieuse qui s'accomplira dans le silence, dans les ténèbres, et l'un de vous peut remplir sans crainte le rôle que vous voulez me confier encore...

—Alors, de même qu'hier vous avez refusé de nous servir en provoquant le comte Yvan, de même aujourd'hui vous refusez d'obéir ? Vous entrez en pleine révolte contre l'autorité dont je suis investi dans l'association des Cinq ?

—Je ne me révolte pas, je discute, et c'est mon droit, car je n'ai jamais renoncé à l'usage de mon libre arbitre... Je constate simplement un fait et la logique est de mon côté... Pourquoi ne vous chargez-vous point de supprimer Simone ?...

—Mais... commença Lartigues.

—Répondez franchement, interrompit Maurice, ou alors je vous dirai que vous avez peur, comme l'abbé Méryss me le disait à moi il y cinq minutes...

—Je n'ai pas à discuter, mais à commander... Je suis le chef et j'ordonne...

—Le chef doit payer de sa personne aussi bien que le soldat...

—Eh ! de par tous les diables, restons d'accord ! s'écria Lartigues. Allons-nous donc cesser de nous entendre au moment où le succès final est à portée de notre main ?... Il existe un moyen de tout concilier...

—Lequel ? demanda Verdier.

—Tirons au sort...

—Ce serait faire abnégation de notre droit...

—C'est cependant la seule chose que j'accepterai, fit Maurice.

Verdier se décida brusquement.

—Eh bien soit ! répondit-il. Tirons au sort. Mettons dans un chapeau nos trois noms, et celui de nous dont le nom sortira le premier sera obligé de s'exécuter...

—Faites... dit Maurice.

Verdier écrivit les trois noms sur des carrés de papier qu'on plia et qu'on mit dans le fond du chapeau pour mêler les billets.

Maurice, le premier, plongea sa main dans cette urne d'un nouveau genre.

Il en ramena un papier qu'il déplia.

Sur ce papier était écrit son nom.

—Allons, fit-il, donnez-moi le flacon... Le diable est pour vous... J'irai cette nuit rue de la Ville-l'Évêque...

Verdier lui remit l'étui de maroquin noir.

—Maintenant, continua le fils d'Aimée Joubert, nous avons une affaire à terminer...

—Quelle affaire ?

—Celle du comte Yvan.

—Celle-là est la plus embarrassante... murmura Lartigues. Comment s'y prendre pour nous défaire du comte ?

—J'y ai songé, répondit Verdier, et je ne trouve absolument rien... Il me paraît à l'abri de nos entreprises, maintenant qu'il est l'hôte de M. Gibray.

Maurice haussa les épaules.

—Allons donc ! fit-il, rien n'est plus facile que de l'atteindre...

—Vous avez trouvé un moyen de mettre le comte Yvan à notre portée ? demanda vivement le faux abbé Méryss.

—Oui, et je vous donnerai ce moyen quand vous m'aurez dit lequel de vous se chargera cette fois de la besogne...

—Moi ! répliqua Lartigues.

—Eh bien ! ce soir ou demain je vous indiquerai l'heure et le lieu du rendez-vous où vous vous rencontrerez seul avec lui...

—C'est convenu. J'attendrai votre indication et je serai prêt...

—A ce soir donc !...

—A ce soir...

Verdier accompagna le jeune homme jusqu'à la porte de son appartement et revint trouver Lartigues en s'écriant :

—Il est rudement fort, ce garçon ! si fort qu'il me fait presque peur...

—Et moi je l'admire, répliqua Lartigues. C'est bien mon sang ! je me reconnais...

XLVIII

En quittant la rue Béranger, Maurice s'était fait conduire rue de Verneuil.

Il voulait se trouver le plus possible dans la maison où Simone pouvait revenir d'un moment à l'autre, envoyée auprès de Marie par le comte Yvan pour quelque communication nouvelle.

Les agissements du jeune Russe, allié d'Albert de Gibray, inspiraient au fils d'Aimée Joubert une préoccupation constante.

Valentine et Marie étaient sorties pour faire des emplettes et ne devaient revenir qu'à l'heure du dîner.